

Un destin oublié

Vincent Garand octobre 2000

vincent.garand@points-virgules.com
<http://www.points-virgules.com>

Vingt ans déjà se sont écoulés depuis la mort d'Antoine K. et pourtant personne n'a oublié son nom. Toutes les télévisions d'Europe programment ces jours-ci les oeuvres dans lesquelles il a joué. Chacune a préparé un hommage dithyrambique ainsi qu'une rétrospective de sa fantastique carrière artistique. Les librairies voient fleurir les biographies qui portent son nom. Tout ou presque de sa vie est maintenant exposé au grand public et pourtant, même vingt ans plus tard, peu de gens connaissent les circonstances exactes de sa mort.

Antoine K. a fait rêver plusieurs générations, depuis les années cinquante jusqu'en 1980, l'année de sa mort. Jamais avant lui un comédien n'avait maîtrisé mieux que lui son art. Les plus grands metteurs en scène se sont un jour disputé sa présence. Il n'accepta que les propositions des meilleurs, refusant tout rôle, toute participation qui ne correspondait pas à ses choix artistiques. Il sut conquérir un public chaque jour plus nombreux. Il obtint à plusieurs reprises les plus grands prix décernés aux acteurs, que ce fut au théâtre, au cinéma et même à la télévision pour le seul rôle qu'il ait joué pour elle. Des foules immenses se précipitaient dans les salles chaque fois que son nom tenait le haut de l'affiche. Sa seule présence sur une affiche de cinéma suffisait à créer d'immenses files d'attente devant toutes les salles obscures d'Europe et même aux États-Unis alors qu'il n'a pourtant jamais accepté de jouer dans une autre langue que le français, la plus subtile et la plus belle de toutes, disait-il. Des milliers d'Américains, de Japonais, de Russes se mirent à apprendre puis à aimer cette langue dans le seul but d'entendre et de comprendre cet homme que nous reconnaissons tous comme un génie. À lui seul, il assurait la gloire de la France dans le monde entier. Il fut durant ces trente années un symbole et un modèle pour toutes les générations qui le connurent. Chacun partagea ses joies avec allégresse et ses peines avec tristesse.

Mais lorsque la nouvelle de sa mort se fut répandue, il nous sembla que le monde s'arrêta. Je crois d'ailleurs pouvoir dire sans exagérer qu'il ne s'agissait pas d'une simple impression et que la communauté des hommes fut fortement ébranlée par ce choc inattendu. Partout dans le monde, de l'Europe occidentale à l'extrême orient, du Canada à la Terre de Feu, des foules innombrables se massèrent sur les places des plus grandes villes afin de communier et d'exorciser la douleur commune qui les déchirait. Chacun souhaitait, par sa présence, honorer une dernière fois celui qu'ils chérissaient tant. Les hommages et les condoléances des plus grands personnages de ce monde, écrivains, poètes, sculpteurs, peintres, acteurs, danseurs, metteurs en scène, autorités religieuses, chefs d'États et de gouvernements, députés, rois,

journalistes, vedettes de télévision, grands patrons, affluèrent en quantités à peine mesurables.

La France décréta pour lui une semaine de deuil national. Elle fut ensuite imitée par de nombreux autres pays. Ses obsèques, bien qu'elles fussent entièrement privées, donnèrent lieu à un formidable rassemblement à Paris. Une cérémonie en sa mémoire - sans que la dépouille d'Antoine K. soit présente - se déroula la veille de son enterrement en la cathédrale de Notre-Dame. Une foule vingt fois supérieure à ce que l'édifice pouvait accueillir s'y pressa pour assister à cet office unique. Chacun se tenait debout et silencieux, et pour la plupart, hors les murs. Le lendemain, une complète inactivité s'empara de nombreux pays, comme si personne ne souhaitait survivre à cette mort. Les rues étaient désertes, les villes elles-mêmes semblaient s'être vidées de leurs habitants. Il n'était nulle part possible de trouver un quelconque magasin ouvert. Les services publics du monde entier tournaient au ralenti quand ils ne s'étaient simplement pas arrêtés. Toute trace de vie humaine semblait avoir été abolie. Seules les radios et les télévisions laissaient apparaître une activité. Toutes les stations et toutes les chaînes traitaient cependant du même sujet : la mort d'Antoine K.

Plusieurs jours après qu'il fut inhumé, le monde se remit lentement du choc qui venait de le secouer. Ces moments furent consacrés par les médias à la recherche de la cause de sa mort. Le public n'apprit qu'Antoine K. s'était suicidé que la veille de son enterrement. Chacun tenait pour sûr que la raison première de son geste était le décès, quelques semaines plus tôt, de sa femme Anastasia, une danseuse elle aussi très connue à cette époque. La police française ainsi que des dizaines d'équipes de journalistes menèrent une enquête fournie et détaillée pour simplement connaître les motivations d'un homme qui rejetait sa vie sans s'expliquer. Aucune de ces investigations, qu'elles fussent d'origine policière ou journalistique, n'aboutit. Les journalistes se perdirent en conjectures et en suppositions sans fondements, la police dut se résoudre à classer l'affaire. Nombre de ces personnes furent pourtant un moment sur la bonne piste. On avait appris - sans que la source de cette information ne fut jamais révélée - qu'il avait écrit une lettre à un ami et qu'il l'avait postée le jour même de sa mort. Celle-ci était supposée contenir des explications sur son geste meurtrier. La poste ne fut cependant pas en mesure d'en retrouver la trace, ni bien sûr d'en déterminer le destinataire. Je me souviens que certaines chaînes de télévision ainsi que certains journaux populaires lancèrent des avis de recherches et des appels à témoins. Ils enjoignirent au destinataire de se faire connaître et surtout de fournir la fameuse lettre contre une très forte récompense. J'ai aujourd'hui oublié le montant qui fut offert mais je me souviens nettement qu'il était comparable

aux gros lots du loto.

Cette lettre ne fut pourtant jamais retrouvée, jamais publiée. Elle est toujours demeurée secrète ainsi que l'avait souhaité celui qui la rédigea. Elle n'eût d'ailleurs pas donné à elle seule une réponse nette aux questions qui se posaient alors, bien qu'elle contienne en elle-même la raison profonde de son geste fatal. Deux décennies après sa mort, le contenu de cette lettre va pour la première fois être retranscrit sur ces feuilles. Nuls autres yeux que les miens ne se sont posés sur ces lignes et il se passera encore sans doute de nombreuses années - peut-être Antoine K. aura-t-il sombré dans l'oubli - avant que ce carnet ne soit accessible à quiconque.

Reproduction de la lettre envoyée par Antoine K. à moi-même le 22 janvier 1980.

Mon très cher Romain,

Lorsque tu me liras, tu sauras déjà que je ne suis plus. J'imagine, je redoute même, que ma décision de quitter la vie suscite une vague de troubles et de tristesse. Je sais combien je vais décevoir les gens qui m'aiment et qui, pour certains, comptent sur moi comme sur un pilier. Je n'ai plus aujourd'hui l'envie de continuer l'aventure. Je me sens épuisé d'avoir tant donné et tant reçu. Les jours qui me restent me semblent aujourd'hui par trop pénibles. Hormis quelques consignes testamentaires, je n'ai rien laissé qui puisse expliquer la cause de mon geste. Tu tiens en tes mains la seule et unique lettre préparée à cette intention. Je souhaitais te l'adresser plus qu'à tout autre, en raison de notre profonde amitié jamais démentie mais aussi car tu es la personne qui pourra le mieux me comprendre. Je te demande formellement de ne point en rendre public le contenu et de garder comme un lien qui t'attache à moi par delà la mort ce lourd secret.

Je voudrais te révéler un épisode de ma vie qui, bien qu'il ne soit connu de personne, est certainement l'événement fondateur de ma longue carrière artistique et sans doute même de ma vie. Cela se passait voici vingt-huit années, en mille neuf cent cinquante-deux. Je jouais alors dans le premier film d'envergure qui me fit connaître du grand public : "Toutes voiles dehors". Le tournage se déroulait en grande partie à Nantes. J'eus à faire de fréquents voyages entre Rennes et cette ville et je les effectuais presque toujours en train. Je fus un jour abordé par un homme lors de ces trajets. Il devait avoir une soixantaine d'années et portait les traits de quelqu'un que la vie n'avait pas épargné. Son visage était rond, il portait une barbe drue et fournie qui lui courait d'une oreille à l'autre et qui formait un collier. Ses

sourcils étaient tout aussi épais mais étaient restés complètement noirs au contraire de sa barbe et de ses cheveux, argentés. Il me faisait penser à Victor Hugo ou à Karl Marx.

Il était chichement vêtu, ses épaules étaient recouvertes d'une veste démodée et râpée, son pantalon de toile accusait les ans. Ses mains étaient épaisses bien qu'il en tint une de façon bizarre, comme s'il voulait la cacher.

Il me semble vous reconnaître, jeune homme, me dit-il en esquissant un sourire. N'êtes-vous pas Antoine K ? Je crois vous avoir vu au théâtre des anges à Marseille. Vous jouiez dans "Le prince s'en va".

Ce devait être la première fois que quelqu'un me reconnaissait dans un lieu public. Je fus étonné car il s'agissait d'une pièce qui était restée confidentielle. Personne alors ne me connaissait et les spectateurs ne furent pas très nombreux lors de ces représentations. Le fait que je pus me retrouver face à face avec un improbable spectateur illumina mes yeux. Le vieil homme reprit :

"J'aimerais, si vous le souhaitez, vous conter une histoire."

Sans attendre ma réponse, il commença son récit.

Je crois que cette histoire se situe à un moment qui doit être proche de celui de votre naissance. Dans l'immédiat après-guerre (je veux parler de la première Guerre) les anciens belligérants se trouvèrent dans un grand dénuement. La reconstruction de l'Europe fut difficile et imposa des souffrances aux peuples bien après que l'Armistice fût signé. La guerre était terminée mais la paix restait bien fragile. L'effort de reconstruction, les privations de toutes sortes nourrissaient une animosité toujours vivace entre les anciens ennemis. Il n'était plus question de se faire la guerre (aucun pays n'en avait plus les moyens), cependant une certaine rivalité subsistait entre eux. Puisque les ressources financières manquaient, les gouvernements des différents pays portèrent la compétition sur un autre terrain : celui de l'art.

Partout, que ce fut en France, en Allemagne, en Autriche, des musées, des théâtres, des cinémas s'ouvraient. Les artistes de toutes sortes se voyaient encouragés au travers de cercles ou d'associations subventionnés. D'innombrables talents furent découverts durant cette période. Ce nouvel essor culturel fut bientôt soutenu par les populations qui prirent goût à cette élévation spirituelle qui tenait lieu de grandeur nationale. Le culte de l'artiste se développa rapidement, si bien que dès 1925, les personnes les plus

connues étaient des écrivains, des poètes, des peintres. Chacun tirait gloire de connaître tel ou tel un artiste, quelle que fût sa discipline.

Lorsque les privations ne se firent plus sentir, le mouvement qui s'était amorcé, loin de périr, s'amplifia. On assista alors à un phénomène inédit. Un très grand nombre de personnes, principalement jeunes, abandonnaient tout ce qui faisait leur existence pour se consacrer à l'art. Les étudiants interrompaient leurs études, les adultes quittaient leur travail. Il s'en trouva alors un grand nombre qui, passés les premiers mois d'euphorie, déchantèrent et se retrouvèrent dans le dénuement le plus extrême. Néanmoins, et malgré le nombre croissant d'artistes, la passion populaire restait vivace au point que beaucoup eurent l'idée d'aider un artiste encore inconnu afin d'être son ami et par là même d'être reconnu comme mécène dès que le talent de celui-ci aurait éclaté au grand jour. Parmi ceux-ci, se trouvait un sculpteur dont le talent et la renommée ne tardèrent pas à se révéler pour atteindre un point inégalé dans notre vingtième siècle.

Vous n'avez sans doute, jeune homme, jamais entendu parler de Jérémie B. et pourtant je peux vous assurer qu'il fut en son temps le sculpteur français le plus en vogue de son époque. Cet homme symbolisait, ainsi que quelques autres - peut-être avez-vous entendu parler de Francis O. ou de Sergeï Z. - non seulement la culture française mais aussi l'espoir de réconciliation entre les nations autrefois ennemies. Jérémie B. était français de culture mais non de sang. Il était né à Postdam en Allemagne vers 1890.

Il passa les années de sa prime jeunesse là-bas puis sa famille émigra en France alors qu'il n'avait pas quinze ans. Il y poursuivit quelque temps des études de lettres puis se passionna rapidement pour les arts plastiques. Il étudia la peinture puis découvrit la sculpture qui allait devenir sa passion, son sacerdoce. Il devint l'ami du célèbre Martial A. et connut des débuts très prometteurs jusqu'à ce qu'éclate la guerre en 1914.

Quelques mois auparavant, cette horrible machine à broyer les hommes l'avait déjà rattrapé une première fois. Il reçut au mois de juillet une lettre de l'ambassade d'Allemagne lui signifiant qu'en tant qu'Allemand, il lui fallait se soumettre à la conscription et qu'il devait pour cela prendre contact avec les autorités de Postdam dont il dépendait administrativement. Depuis qu'il avait émigré, Jérémie B. s'était toujours trouvé bien en France et il n'avait jusqu'alors jamais songé à retourner dans son pays natal. Il ne s'était en fait jamais trop soucié de ses devoirs et obligations civiques, ni envers la France ni envers l'Allemagne.

Cet appel inattendu fut pour lui un douloureux réveil. Lui n'aspirait qu'à vivre pour son art et servir l'armée n'était pour lui qu'inutile et suranné. Il ne répondit pas tout de suite à l'ordre qu'il lui était lancé si bien que lorsque la France déclara la guerre à l'Allemagne, l'armée germanique n'avait toujours pas de nouvelles de lui. Ce fut alors qu'il prit conscience des conséquences de son enrôlement. Il lui faudrait se battre contre des gens, contre un pays qu'il aimait et ce, pour des raisons qu'il ne connaissait ou ne comprenait pas. Il décida donc de répondre enfin à ce douloureux appel. Il écrivit une lettre dans laquelle il indiquait simplement qu'il ne voulait pas faire la guerre, ni contre la France, ni contre tout autre pays. La réaction allemande fut alors nette et rapide.

Jérémie B. fut accusé de trahison et condamné à mort par défaut. Lorsqu'il apprit cela, il n'en fut pas ému outre mesure car il considérait qu'il pouvait très bien continuer de vivre ainsi, entouré des siens, sur cette douce terre d'accueil qui l'avait, pensait-il, adopté. Les premiers mois de la guerre se déroulèrent effectivement selon ses plans. En tant qu'étranger, il ne lui fut pas demandé de partir au combat au sein de l'armée française et il put continuer tranquillement ses différentes activités sans la moindre restriction. Il jouissait d'une liberté totale, dont il usait le plus sagement du monde, continuant simplement de sculpter et ignorant superbement le conflit désormais mondial qui l'entourait. Jérémie B. passait l'essentiel de ses jours dans sa maison de Chartres, dont une partie avait été aménagée en atelier. Le monde se déchirait mais lui restait dans sa citadelle. Le seul désagrément que la guerre lui avait causé fut l'absence de son ami Martial A. devenu conscrit.

L'année suivante, les Français prirent conscience que la guerre durerait plus longtemps qu'ils ne l'avaient tout d'abord pensé. Ils commencèrent alors à prendre des mesures à l'encontre des étrangers. Ils furent tout d'abord recensés avec précision, puis pour les natifs des pays ennemis - au premier rang desquels l'Allemagne - un contrôle administratif fut imposé. Ainsi, Jérémie B. dut tel un vulgaire voleur, se présenter à la préfecture muni d'un document qui lui avait été remis chaque, début de semaine. Durant toute la guerre, il se plia scrupuleusement à toutes les exigences administratives, sans jamais émettre la moindre protestation. La situation dans laquelle il se trouvait lui importait peu tant qu'il pouvait continuer d'exercer son art. Il passait ses jours et ses mois uniquement occupé à tailler dans la pierre toutes sortes de sculptures, figuratives ou abstraites, grandes ou petites.

Lorsque la guerre cessa, ce fut tout juste s'il s'en aperçut. Quatre années de

malheurs s'étaient abattues sur le continent sans parvenir à perturber Jérémie B. Dès le début de l'année 1919, il décida de s'installer à Paris et de s'ouvrir au monde plus qu'il ne l'avait fait jusqu'à présent. Il emménagea chichement dans un atelier - vaste mais dépourvu de confort - qui lui servait en même temps de logement.

Il rencontra rapidement un grand nombre d'artistes qui, comme lui, n'étaient pas encore très connus du public. L'ambiance chaleureuse dans laquelle ils se retrouvaient leur permettait de s'aider les uns les autres. Il découvrit aussi grâce à eux de nouveaux horizons, de nouvelles idées. Ces rencontres successives ouvraient son cœur et son esprit. Rapidement, un certain nombre d'entre eux furent reconnus et beaucoup atteignirent la célébrité avant même d'avoir trente ans. Jérémie B. faisait partie des heureux élus. À chaque fois qu'une exposition de ses oeuvres était organisée, cela était un succès plus grand que le précédent. Ses sculptures se vendaient si bien qu'il fût en quelques années à l'abri du besoin. Pourtant, il continuait de se livrer à son art, sans changer ses habitudes ni son train de vie.

Ce qui allait changer sa vie ne devait pas être l'argent ni la gloire mais une femme. Noël 1920 lui apporta l'amour. C'est à cette date qu'il fit la connaissance d'Emmie, une ravissante Italienne de 28 ans. Leur rencontre eut lieu lors d'une exposition de ses oeuvres à Rome. Emmie ne connaissait que très peu le français et ce qu'elle en savait, elle l'avait appris à son intention, lui avait-elle avoué plus tard. Jérémie B. tomba immédiatement amoureux de cette jolie femme qui était par ailleurs cultivée et intelligente. Ils ne se quittèrent plus durant les quelques jours que duraient l'exposition et lorsque l'heure du départ approcha, Emmie décida d'abandonner son travail - elle était critique d'art pour le compte de plusieurs journaux romains - pour suivre celui qu'elle aimait. Pour la première fois de sa vie, Jérémie B. cessa de sculpter durant plusieurs semaines consécutives. Ces jours furent entièrement consacrés à leur nouvelle idylle. Il la fit connaître à tous ses amis et partout où elle fut présentée, elle fut tout de suite acceptée et même appréciée. Ils apprirent l'un et l'autre à se connaître et plus le temps passait, plus ils s'appréciaient. Chacun trouvait à l'autre des qualités insoupçonnées, des défauts qu'ils s'accordaient à trouver insignifiants.

Lorsque leur lune de miel - si l'on peut dire - se fut achevée, Jérémie B. se remit au travail. Il trouva en celle qui allait devenir quelques mois plus tard sa femme une assistante sans pareil. Emmie connaissait de nombreuses galeries, et disposait de nombreuses connaissances - critiques, journalistes, marchands d'art, artistes - lui permettant de le seconder. Ce fut ainsi qu'elle

prit le plus naturellement le rôle d'agent, de secrétaire, d'organisatrice. Cette femme providentielle se révéla très douée et très efficace dans ce qu'elle faisait pour lui. Lorsque l'exposition de la galerie Saint-Pierre eut lieu, le succès fut immédiat et dépassa très largement tout ce qui avait été fait jusqu'alors. On dut d'ailleurs la prolonger d'un mois entier, portant sa durée totale à deux mois - ce qui était exceptionnel à cette époque - tant il vint de visiteurs. Bien que Jérémie B. fût très amoureux de sa femme, il n'était pas très démonstratif dans l'expression de ses sentiments. Il avait par contre pleinement conscience de l'importance qu'elle avait dans l'accomplissement de son travail.

Il avait non seulement trouvé en elle une assistante irremplaçable, mais aussi une maîtresse de maison irréprochable qui avait tout fait pour que son mari ne soit pas perturbé par les menus tracas du quotidien.

Ainsi, elle s'occupait aussi bien de l'organisation de ses expositions que de l'entretien de la maison qu'ils habitaient à présent en plein Paris. Cela représentait une quantité invraisemblable de choses à faire. Ainsi, la préparation d'une exposition lui demandait plusieurs semaines de travail. Il lui fallait prendre contact avec le directeur de la galerie, informer les journalistes sur le sujet de l'exposition ainsi que sur les pièces qui seraient exposées. Elle réservait les hôtels dans lesquels ils descendaient, organisait les réceptions qui se tenaient à l'occasion de l'événement. Elle rédigeait les invitations qui étaient adressées aux amis, relations et autorités diverses. Au long cours, elle avait entièrement pris en charge la correspondance, très fournie, de son mari. Elle lisait et triait les lettres qu'il recevait. Pour beaucoup d'entre elles, elle répondait directement, pour d'autres elle faisait un résumé et attendait les directives de l'artiste. Enfin, un petit nombre de courriers lui étaient directement remis.

Cette femme formidable, dotée d'un solide don pour l'organisation avait tout mis en oeuvre pour que Jérémie B. n'eut plus que pour seul souci que de se consacrer à son art. De fait, cela fonctionnait assez bien car jamais auparavant, son talent créateur ne s'était si librement exercé. Grâce à elle, son inspiration ne fut jamais contrariée. Il pouvait s'adonner à la sculpture autant que nécessaire, sans jamais subir le moindre reproche, et même au contraire, trouvant toujours une femme compréhensive et prête à l'écouter.

Une synergie parfaite s'opérait entre cet homme et cette femme au bénéfice exclusif du premier. Emmie était devenue indispensable à Jérémie B. tant sur le plan sentimental qu'artistique. Il savait désormais qu'il pourrait accomplir

à ses côtés ce pour quoi - il le savait tout au fond de lui - il était fait.

Sans pouvoir jamais l'exprimer clairement - même à ses amis artistes animés par des motivations identiques - il avait pris conscience que sa destinée dépassait le cadre de sa propre vie. Ses sens lui rappelaient sans cesse de façon sourde qu'il ne pouvait dépenser son existence de manière futile ou oisive. Sans que personne lui demandât jamais rien, il se sentait investi d'un devoir, d'une obligation. Il savait qu'il devait donner, qu'il devait éclairer ses contemporains. Sans arrogance, prétention, ni vanité, il se sentait porteur d'un message d'universalité qu'il lui fallait délivrer. Lorsqu'il lui apparut que la sculpture serait sa voie, tout devint beaucoup plus clair. Son idéal était forgé, la ligne de sa vie était tracée, il ne lui restait plus qu'à s'accomplir. Mille idées, mille sentiments envahissaient sans cesse son esprit. Sa conscience ne le laissait pas en paix tant qu'il ne se mettait pas au travail pour réaliser son oeuvre. Alors seulement, il était capable de ne plus penser à rien. Il s'immergeait profondément dans son travail, cultivant le paradoxe d'une volonté impétueuse d'arriver au résultat final associé à une méticulosité et une précision infinies.

Bien qu'il se gardât de ne jamais l'évoquer, Jérémie B. avait souvent l'impression que le travail qu'il devait accomplir dépassait ses capacités et que même sa volonté la plus droite ne suffirait pas pour qu'aboutisse la fresque gigantesque qu'il avait entamée. Avec pour seule arme une détermination à toute épreuve, il s'attelait à sa tâche presque sans relâche comme si l'espace de sa vie tout entière était insuffisant. Chaque matin, il se levait de très bonne heure, prenait à peine le temps de déjeuner puis s'engouffrait dans son atelier pour n'en plus sortir qu'au milieu de l'après-midi. Malgré cette routine propre à nuire au talent des artistes, sa créativité ne tarissait pas. Deux ou trois jours lui suffisaient parfois pour dessiner les contours d'une sculpture par tous désignée comme grandiose.

Ainsi passèrent des années. Selon le même rituel, il s'attachait à son travail comme un ouvrier à sa machine sans pourtant vivre cela comme une contrainte. Jérémie B. était heureux. Il avait le sentiment - bien justifié - d'apporter son tribut à l'humanité. Il avait déjà produit des centaines d'oeuvres et pourtant cela ne semblait pas lui suffire. Ses expositions continuaient d'être des triomphes, le monde entier semblait l'admirer mais il demeurait insensible à la gloire, la dévotion que l'on pouvait porter à sa personne. Seul lui importait le message qu'il voulait apporter aux hommes. Jérémie B était affecté de ce doux paradoxe : il aimait sincèrement et avec humilité les hommes, cependant il demeurait presque incapable de se lier à

des individus. Ses rares détracteurs auraient dit de lui qu'il prônait des idées qu'il n'était pas capable d'appliquer. Il le savait et en souffrait parfois, lorsqu'il regardait sa propre vie au travers de son oeuvre. Lui qui voulait offrir à notre monde paix et fraternité, lui qui par son art abolissait des frontières, avait édifié autour de son être une muraille presque impénétrable. Seule Emmie avait pu pénétrer la citadelle presque imprenable qu'il constituait. Même s'ils se voyaient peu tant ils étaient absorbés par leur travail, ils s'aimaient sincèrement. Un jour Emmie fut enceinte et donna naissance à des jumeaux. Ce qu'un écrivain bien connu nomma "les prodiges de la vie" lui donna une nouvelle source d'inspiration.

Pour la première fois peut-être depuis de nombreuses années, Jérémie B. se rapprocha de la vraie vie, celle qui est faite de chair et de sang. Il réalisa qu'en plus de contribuer à l'épanouissement de l'humanité, il avait participé à sa genèse. La période de la naissance de ses enfants fut pour lui une parenthèse humaine dans sa vie d'humaniste. Il y consacra artistiquement une énergie folle. Il présenta à Paris puis à Rome uniquement sa plus grande exposition en 1929 : "Génération". Il avait accompli le prodige de réaliser en trois mois quarante oeuvres entièrement nouvelles dont certaines étaient si imposantes qu'elles pesaient plusieurs tonnes. Le succès fut immédiat, des foules innombrables se pressaient pour venir regarder et admirer ce que le talent du sculpteur avait su faire ressortir de la pierre brute.

Ses oeuvres célébraient la naissance, la maternité, la paternité, la fratrie. Toutes furent mises en vente à la fin de l'exposition. Elles furent mises aux enchères publiques tant il y avait de gens qui voulaient posséder l'un de ces trésors. Lorsque la vente fut réalisée, Jérémie B. fit don de tout l'argent reçu à des orphelinats répartis dans tous les pays d'Europe.

Pour la première fois depuis qu'il avait rencontré Emmie, il éprouva le besoin de se reposer, de prendre un peu le temps de voir grandir ses enfants. Durant cinq mois, il ne retourna pas une fois dans son atelier. Il passait ses journées entières à jouir d'un bonheur familial sans pareil à ce qu'il avait jusqu'alors connu.

Pourtant au bout de trois mois déjà, sa conscience ne le laissait plus en paix. De nouveau, son insatiable esprit échafaudait de nouvelles pièces. Plusieurs fois, il essaya de repousser ces idées qui emplissaient de nouveau sa tête mais chaque fois elles revenaient, sournoisement et invariablement. Au début du quatrième mois, il commença à faire part de ses nouvelles idées à sa femme,

brûlant d'envie qu'elle l'enjoigne à retourner à son atelier. Trois semaines plus tard, lorsqu'il eut fini de bâtir le plan de sa future exposition, il ne put réprimer l'envie, qui s'était maintenant muée en besoin, de tailler la pierre de nouveau. Le lendemain matin, il reprit ses habitudes comme s'il ne les avait jamais quittées et se remit au travail. Lorsqu'il pénétra de nouveau dans son atelier, tous ces objets qu'il avait abandonnés semblaient lui dire combien à eux aussi il leur avait manqué. Une odeur de poussière minérale avait envahi la pièce et semblait devoir l'habiter pour toujours. Consciencieusement, il se mit à inspecter ses marteaux, ses burins, ciseaux et autres couteaux. Ces objets familiers lui semblaient presque être des personnes amies. Enfin, il se retrouvait dans son univers, dans celui pour lequel il était destiné à vivre. Heureux de se trouver là, il fut tout de même pris de remords, à l'égard de sa femme et de ses enfants. Il les aimait d'un amour infini mais pourtant il savait qu'une force mystérieuse et invincible l'attirait vers son atelier. Il comprenait à présent que bon gré mal gré il ne pourrait échapper à son destin et qu'il lui faudrait toute sa vie sculpter la pierre dans l'espoir ténu de dessiner les contours de l'humanité.

Ainsi, le quotidien qui prévalait avant la naissance de leurs enfants s'installa à nouveau chez Jérémie et Emmie. Il avait retrouvé le chemin de son atelier tandis qu'elle avait repris son poste de secrétaire particulière auprès de son mari. Emmie assurait de plus l'éducation des enfants, tâche à laquelle Jérémie B. ne participait que très exceptionnellement. Jérémie B. était à nouveau tout entier occupé par la réalisation de ses oeuvres et rien ne semblait pouvoir l'arracher à ce qui était pour lui une priorité absolue. Ainsi donc, il continuait de tailler ses idéaux dans la pierre et de les présenter ensuite au monde, toujours ébahi par ses créations sans cesse renouvelées. Sa vie se déroulait ainsi sans que rien ne semble pouvoir la détourner de son chemin. Il préparait, taillait, ciselait dix à vingt sculptures, sa femme organisait leur exposition, le public se pressait pour les admirer.

Chaque fois, le succès était patent, chaque fois de nouveaux pays se portaient candidat pour accueillir ce qui désormais, constituait un événement artistique majeur : la présentation des dernières créations de Jérémie B.

La gloire, le succès et plus encore les valeurs que portait Jérémie B. étaient à présent partagées par des foules tout entières. Au moment où de sombres nuages commençaient d'assombrir dangereusement le ciel de l'Europe, la paix et la fraternité sans cesse portées par Jérémie B. semblaient demeurer une valeur européenne indéracinable dans ce vieux continent. Pourtant, il se

rendait peu à peu compte que son pacifisme effréné, celui de ses amis écrivains, peintres, cinéastes serait bientôt terrassé par le Mal et que rien ne pourrait endiguer la folie meurtrière qui sourdait aux portes de l'occident. Jérémie B, pour la première fois dans son existence, fut pris de désillusion. Un désappointement profond s'était emparé de lui, le doute et presque le désespoir l'envahissaient. Tout ce qu'il avait façonné, tout ce pour quoi il avait donné vie et foi à ses oeuvres pouvait donc se retrouver ainsi balayé, presque d'un revers de main. Il pensait avoir forgé un socle mais voici qu'il s'apercevait que celui-ci avait été érigé sur un terrain meuble qui menaçait de tout renverser sur un simple caprice.

Les jours passaient sans que Jérémie B. remette les pieds dans son atelier. En proie à de noires réflexions, il avait perdu le goût de créer. L'ennemi qu'il lui fallait vaincre lui semblait invincible. En regardant son oeuvre, il se disait qu'il n'avait su dresser qu'une palissade face à des chars d'assaut. Il mesurait alors pleinement le caractère dérisoire de tout ce qu'il avait fait.

Au prix de sa vie personnelle, il avait fait vibrer et rêver des foules de tous horizons. Au prix d'un travail acharné, il avait communiqué un mince fragment d'idéaux qu'il pensait universels. Mais voilà que tout ceci n'était qu'un rêve et que le monde cruel lui donnait tort. Il avait négligé sa femme, il n'avait pas vu grandir ses enfants, il avait renoncé à sa vie d'individu mais tout cela fût vain. Il pensait avoir tout fait, il n'en était rien. Puisque tout cela a été inutile, je ne recommencerai plus jamais se disait-il. Jérémie B. joignit le geste à la parole. Pour être bien sûr de n'être plus jamais tenté, mais aussi pour prendre comme une sorte de revanche face à l'humanité, il se rendit une dernière fois dans son atelier. Là, il fit basculer une imposante statue en porte-à-faux à l'aide d'un levier, puis disposa sa main droite sous la base de la sculpture. Il retira alors la cale qui tenait la statue en équilibre si bien qu'elle bascula de tout son poids et qu'elle écrasa net la main de l'artiste.

Peu après, la guerre éclata. Jérémie B. n'aspirait plus qu'à jouir d'une vie familiale tranquille, il espérait pouvoir rattraper le temps perdu auprès des siens. Il pensait avoir brisé son destin et avoir gagné, au prix de sa mutilation, le droit de vivre une vie banale et heureuse. Cependant, même si les premières semaines de sa convalescence lui apportèrent tendresse et affection, il se trompait. Malgré son désir, il ne pouvait réprimer son besoin de s'attacher au destin du monde et secrètement il espérait toujours pouvoir l'influencer. Rétabli, il mesura avec tristesse que l'amour des siens ne suffisait pas à remplir sa vie et qu'il s'était lourdement trompé en croyant pouvoir échapper à sa destinée. L'affliction le gagna et Jérémie B. devint un homme sombre. Il n'était plus du tout l'homme qu'Emmie avait connu à Rome des

années plus tôt. La guerre continua, laissant Jérémie B. impuissant et désespéré. Et lorsqu'enfin elle se termina, Emmie se sépara de lui. Plus personne ensuite n'entendit parler de lui.

Voilà, jeune homme, ce que je voulais vous raconter. Voyez-vous, je crois que le destin domine les hommes et qu'il est bien difficile de lutter contre lui. Je crois aujourd'hui que Jérémie B. se trompait, que son combat n'était pas inutile. Il pensait à lui seul pouvoir réaliser l'impossible, voilà pourquoi il croyait avoir échoué. Mais combien de coeurs a-t-il convertis ?

Sur ces mots, le vieil homme se leva puis quitta bientôt le wagon. Voulait-il que je sache que Jérémie B. c'était lui ? Je ne le pense pas. Pourquoi m'avait-il raconté tout cela ? Pour que je ne commette pas les mêmes erreurs que lui sans doute. En tout cas, je n'ai jamais cessé de penser à cet homme depuis ce moment. C'est comme s'il m'avait livré la recette de ma vie. Jamais je n'ai pu le remercier car je ne l'ai jamais revu.

Tout ce qu'il m'a dit, je me le suis sans cesse répété durant la maladie d'Anastasia j'ai pu mesurer, comme si je le vivais moi-même, combien il a dû lui être pénible d'interrompre la danse. Cette paralysie soudaine devait être pour elle une blessure en plein coeur. Toi qui nous connais tous les deux, tu sais combien elle s'était investie dans son art. Lorsqu'elle est morte, et malgré mon immense chagrin, j'étais presque soulagé pour elle. Elle savait qu'elle ne danserait plus jamais. Dès lors, le temps qui lui restait à vivre n'était à ses yeux qu'un inutile sursis. Tu comprends qu'après tout ce que j'ai déjà fait, l'envie de continuer me quitte. Mes forces sont à présent épuisées et je sais qu'il me faudrait continuer ou mourir. Elle et moi nous n'étions faits que pour faire vivre notre art et pour le faire partager. Elle y a laissé sa vie et je veux maintenant aller la retrouver en espérant aussi croiser Jérémie pour le remercier.